

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois. 12 f.
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. MEBOUX

Le Nord de la France:
Trois mois. 18 f.
Six mois. 26
Un an. 52

ANNONCES: 15 centimes la ligne.
RECLAMES: 25 centimes.
— On traite à forfait. —

ROUBAIX, 13 NOVEMBRE 1870

Voir les dernières nouvelles à la troisième page

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix).

Orléans, 11 novembre.

Notre ville est dans la joie d'être débarrassée.

La circulation est rétablie sur le chemin de fer d'Orléans à Vierzon. Elle le sera prochainement sur celui d'Orléans à Tours.

On annonce que le général français Pallières a occupé Chevilly, à 13 kilom. au nord et sur la ligne d'Orléans à Paris.

Les troupes allemandes font, dit-on, retraite dans la direction d'Etampes et de Chartres.

Tours, 12 novembre, soir.

Vienne 12. — On assure que les représentants diplomatiques de Russie à Constantinople, Vienne et Londres ont déclaré officiellement, au nom de leur gouvernement, que la Russie ne se considère plus comme liée par le traité de 1856.

Un décret du 12 a créé à Toulouse un camp d'instruction pour les gardes mobiles, les gardes nationaux mobilisés et les corps francs de la Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne, Gers, Hautes-Pyrénées, Ariège, Aude, Tarn, qui formeront l'armée du Sud et de l'Ouest, sous le commandement du général Demay, assisté de Lissagaray et Georges Perrin comme commissaires.

Florence, vendredi, 11 novembre.

La Gazette d'Italie, parlant de la nouvelle publiée par quelques journaux espagnols appartenant au parti absolutiste, et d'après laquelle le duc d'Aoste aurait mis comme condition pour l'acceptation de la couronne que l'élection aurait lieu par un plébiscite, dit que cette nouvelle est une manœuvre de parti.

Ce journal assure que le duc n'a jamais posé une telle condition, mais qu'il considérera comme très valide le vote des Cortès, lesquelles, à leur droit historique traditionnel, réunissent une importance spéciale, étant nommées par le suffrage universel.

Le même journal annonce qu'Espartero a adressé à ses amis et aux Cortès une lettre dans laquelle il renonce à la candidature et déclare qu'il votera en faveur du duc d'Aoste.

Berlin, 11 novembre.

La Norddeutsche Allgemeine Zeitung dit, à propos du navire français, le Desaix, qui a coulé bas la barque allemande Charlotte, que ce navire a commis le fait sans observer les règles usitées en pareil cas, relevant du droit des gens qui exige l'intervention d'un conseil de prises.

D'après ce journal, la flotte française

suit des procédés qui sont en contradiction directe avec les droits en usage parmi les nations civilisées.

Berlin, 10 novembre.

Une réplique assez vive a été faite à la note autrichienne présentée ici en même temps que celle de lord Granville. L'Autriche ayant fait des préparatifs depuis le commencement de la guerre, n'interviendra pas directement d'après l'opinion de la Prusse.

Il est peu probable que la garantie des puissances neutres soit acceptée par l'Alsace et la Lorraine; les relations de la Prusse avec l'Autriche et la Russie ne sont pas assez intimes pour qu'on accepte cette garantie.

L'avantage incontestable remporté par l'armée de la Loire sur les troupes prussiennes qui occupaient Orléans a fait courir par toute la France comme un frisson de plaisir et d'élan patriotique. Deux télégrammes de Versailles, dont un adressé par le roi Guillaume à la reine Augusta confirme la version française. Le général Von der Thann attaqué par l'armée de la Loire, a dû faire évacuer Orléans par ses troupes et se replier jusques Tours, laissant entre les mains des Français, un millier de prisonniers avec armes et bagages, plus deux canons.

Cette heureuse nouvelle réveille un peu les esprits abattus, et les plus désespérés commencent à reprendre quelque confiance; le charme est enfin vaincu, et la France peut encore remporter des succès militaires. D'aucuns se prenaient à en douter; nos défaites successives les avaient mis en telle défiance, qu'ils se refusaient à croire à une victoire possible pour les armes françaises.

Reprenons donc courage et rappelons, qu'il y a quelques années en Amérique, lors de la guerre de la sécession, les Etats-Unis du Nord étaient presque anéantis; ils devaient, d'après toutes les prévisions, succomber sous l'effort victorieux des Etats du Sud. Mais, tout-à-coup la scène change; les Etats du Nord, dans un élan suprême et désespéré s'acharnent contre leur ennemi et remportent bientôt une victoire complète et définitive.

Et pour chercher des exemples dans notre propre histoire, n'oublions pas qu'en 1793, la République française avait à combattre à la fois, la Russie, l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre l'Espagne et la Hollande. De plus, Lyon était en révolution, Toulon était livré, la Vendée en insurrection, les armées du Nord, des Alpes, du Rhin et des Pyrénées battues et presque anéanties. Et cependant, dès le mois d'août 1794, la France se redressait fièrement et repoussait avec un élan superbe les envahisseurs du Sud et du Nord.

Ainsi donc, tout peut encore être sauvé et l'issue finale pourrait nous être favorable. C'est alors que M. de Bismark regretterait cet orgueilleux entêtement, cette obstination perfide qui lui ont fait refuser à M. Thiers le ravitaillement de

Paris, pendant les 25 ou 28 jours que devait durer l'armistice projeté. En somme, il est clair que l'homme d'Etat prussien n'admet pas que les armées allemandes puissent être battues, et considère la chute de Paris comme inévitable et comme une simple affaire de temps. Espérons que d'un côté nos armées qui s'ébranlent sur les bords de la Loire, dans l'Ouest et au Nord, de l'autre, le général Trochu et ses héroïques phalanges parisiennes se chargeront de lui répondre et de modifier singulièrement sa manière d'envisager la situation.

F. B.

S'il est au monde une conviction qui se soit spontanément, soudainement et universellement imposée à la conscience publique, c'est la fin absolue et définitive du régime impérial. C'est en vain qu'on voudrait chercher dans l'histoire des similitudes, quand au contraire elle ne présente que des contrastes. Si nous nous reportons aux événements qui accompagnèrent la chute de Napoléon 1er, en 1814, et son retour de l'île d'Elbe, en 1815, nous n'y trouverons que des arguments qui condamnent irrévocablement l'héritier passager de son nom.

Nous ouvrons l'Histoire du Consulat et de l'Empire, de M. Thiers, et nous y trouvons Napoléon se disposant à sa première abdication. Nous y lisons:

« Napoléon parla ensuite du sort qui lui était réservé. — Vous le savez, dit-il, à M. Caulaincourt, je n'ai besoin de rien. J'ai tout donné à l'armée, et je ne le regrette pas. Qu'on fournisse de quoi vivre à ma famille, c'est tout ce qu'il me faut. Quant à mon fils, il sera archiduc, cela vaut peut-être mieux pour lui que le trône de la France. S'il y montait, serait-il capable de s'y tenir? » Et il ajoutait:

« Mais l'armée, mais la France, c'est à elle surtout qu'il faudrait songer; puisque j'abandonne le trône, et que je fais plus, que je remets mon épée, ayant encore tant de moyens de m'en servir, n'ai-je pas le droit de prétendre à quelque compensation! Ne pourrait-on pas améliorer la frontière française, puisque la force qui en résultera pour la France ne sera pas dans mes mains, mais dans celles des Bourbon... »

Cette préoccupation des intérêts de la France ne nous paraît pas avoir été manifestée par le neveu de l'empereur, au moment de la capitulation de Sedan. Napoléon troisième du nom, se contenta d'envoyer au roi de Prusse, cette lettre désormais célèbre:

« Monsieur mon frère, ne pouvant mourir à la tête de mon armée, je remets mon épée aux pieds de Votre Majesté. » Et il suit son épée.

Il y a aussi une certaine différence dans la manière des deux Napoléon de prendre congé de leurs armées. A Fontainebleau, en 1814, voici comment le premier empereur fit ses adieux à la Garde. Il fit ranger en cercle autour de lui, dans la cour du château; puis, en présence de vieux soldats, profondément

émus, il prononça les paroles suivantes: « Soldats, mes vieux compagnons d'armes, que j'ai toujours trouvés sur le chemin de l'honneur, il faut enfin nous quitter.

« J'aurais pu rester plus longtemps au milieu de vous, mais il aurait fallu prolonger une lutte cruelle, ajouter peut-être la guerre civile à la guerre étrangère, et je n'ai pu me résoudre à déchirer plus longtemps le sein de la France je voudrais vous serrer tous dans mes bras, mais laissez-moi embrasser ce drapeau qui vous représente. « Alors, attirant à lui le général Petit, qui portait le drapeau de la vieille Garde, et qui était le modèle accompli de l'héroïsme modeste, il pressa sur sa poitrine le drapeau et le général, au milieu des assistants; puis il se jeta dans sa voiture, les yeux humides, et ayant attendu les commissaires eux-mêmes chargés de l'accompagner.

Le départ de Sedan ne ressemble en aucune façon aux adieux de Fontainebleau, et l'attitude du neveu n'a aucun rapport avec celle de l'oncle. M. de Bismark est au lit quand on lui annonce l'arrivée de l'empereur. Il ne permet à Napoléon III d'arriver jusqu'au roi qu'après la signature de la capitulation. Que s'est-il passé entre les deux Souverains dans cette Chambre, à la porte de laquelle se tenait en sentinelle le prince royal de Prusse? Nul ne le sait exactement. Un journal anglais nous dit que le correspondant du Times était à Ferrières et en avait rapporté un récit circonstancié de l'entrevue.

Par malheur, ce récit a été suivi d'un télégramme de M. de Bismark ainsi formulé: « Le récit de la conversation entre le roi Guillaume et l'empereur Napoléon, donné par le correspondant du Times, est, d'un bout à l'autre, fondé sur une pure invention. C'est sec, et, de plus, c'est bien ingrat, car le correspondant et le journal, j'aurais été, dès le début de la campagne, plus que complaisants. Mais, sans savoir ce qui s'est dit, nous savons du moins comment s'est fait le départ de l'empereur. « Il avait l'air, a dit la relation écrite sur place, de désirer surtout ne pas être montré à ses propres soldats. Il en résulta que, pour éviter un désagrément, il se trouva exposé à une grande humiliation, car, au lieu de repasser devant Sedan, il eut à traverser toutes les lignes prussiennes. »

Il nous paraît difficile, nous l'avons vu, de faire avec ces adieux un sujet de tableau d'histoire ou de dessins populaires à la répandre sous le chaume.

Si les situations ne se ressemblent pas dans le passé, croit-on qu'elles pourraient se ressembler dans l'avenir? Ici encore laissons parler l'histoire. Quand Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, alla au-devant des troupes françaises qu'on envoyait contre lui, voici comment il se présenta: L'aide-de-camp envoyé en avant aborda le bataillon, lui répéta les paroles de l'empereur, et le lui montra de la main, qui s'approchait.

A cet aspect, les soldats du 5e furent saisis d'une anxiété extraordinaire, et regardant, tantôt Napoléon, tantôt leur

chef, semblaient implorer ce dernier pour qu'il ne leur imposât pas un devoir impossible à remplir.

Le chef de bataillon, les voyant troubles, éperdus, devina bien qu'ils étaient incapables de tenir devant leur ancien maître, et d'une voix ferme ordonna de battre en retraite. « Que voulez-vous que je fasse, dit-il... Ils sont pâles comme la mort, et tremblent à l'idée de faire feu sur cet homme... Les lanciers, arrivés sur les baïonnettes du 5e, le sabre dans le fourreau, crient: « Amis, ne tirez pas, voici l'empereur qui s'avance. » Et en effet, Napoléon, arrivé aussitôt qu'eux, se trouva devant le bataillon et à portée de la voix: S'arrêtant alors: « Soldats du 5e, s'écria-t-il, me reconnaissez-vous? » « Oui, oui, » répondent plusieurs centaines de voix. Ouvrant alors sa redingote, et découvrant sa poitrine: « Quel est celui de vous qui voudrait tirer sur son empereur? » Transportés à ces derniers mots, artilleurs et fantassins mettent leurs shakos au bout de leurs sabres et de leurs baïonnettes en criant: « Vive l'empereur! »

Eh bien! croit-on que dans les circonstances actuelles, de pareilles scènes pussent se reproduire? Se figure-t-on l'empereur qui a mis son épée aux pieds du roi de Prusse, venant se présenter devant un régiment français, en lui disant: « Me reconnaissez-vous? » Se le figure-t-on ouvrant son habit et découvrant sa poitrine, et criant: Quel est celui de vous qui voudrait tirer sur son empereur? On ne refait pas deux fois la même histoire ni les mêmes histoires. Laredingote grise a été retournée; qu'elle rentre pour toujours au musée des Souverains.

JOHN LEMOINE

LE VOYAGE DE M. THIERS à Versailles et à Paris.

« On sait que, parti de Tours le 28 octobre, vers midi, il passa la nuit à Orléans, et prit le lendemain le chemin de Versailles. C'est dans une voiture desservie par des relais d'artillerie, qu'il fit la route, en compagnie, croyons-nous, du général Von der Thann. Dès les premiers pas, l'image de la guerre frappait ses yeux, dans ce qu'elle a de plus lamentable. Il traversait le champ de bataille d'Arthenay, encore semé de cadavres de chevaux déchiétés par les corbeaux. A droite et à gauche, des maisons abandonnées, les unes à demi-incendiées, les autres éventrées par les obus. Partout la solitude du désert et le silence de la mort. Aux relais, des groupes de populations désolées, accourues pour saluer au passage celui qu'elles regardaient comme un messager d'espérance, et mêlant le récit de la ruine, de leurs souffrances sans nom, à leurs acclamations en l'honneur de l'illustre négociateur.

« C'est, sous l'impression profonde éveillée en lui par la vue de tous ces maux, que M. Thiers arriva dans la soirée au quartier-général prussien. Il ne

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 14 NOVEMBRE 1870.

— 31 —

LA GUERRE DU NIZAM

PAR MÉRÉY

XIII

LE LENDEMAIN.

SUITE

— Oui, dit Edward, votre dévouement est beau, et j'espère que M. Tower et sa pupille recevront bientôt la visite du colonel Douglas.

— Ah! dit Elona, en affectant un grand calme, le mariage sera bientôt célébré. Tant mieux! il est temps que cela finisse...

— Je ne sais pas trop comment cela

finira, mon cher comte, parce que nous n'avons guère le temps de songer à ces choses. L'heure se fait de plus en plus mauvaise... Je vous parle sincèrement... il vaut encore mieux être ici, occupé à s'ennuyer avec M. Tower, que de passer des nuits infernales à Nerbudda.

— Que voulez-vous dire, sir Edward?

— Ce que je veux dire est assez clair: nous vous avons donné le bon poste, nous avons pris le mauvais... Comment passez-vous le temps ici, comte Elona?

— J'attends.

— Voilà tout?

— C'est bien assez, sir Edward, il me semble, pour mourir d'ennui.

— Et la charmante Amalia? Voyons, personne n'est amoureux ici de la divine Grecque?

— Personne ne la voit ici, personne, sir Edward.

— Excepté pourtant M. Tower et...

— Personne. Mlle Amalia ne descend jamais.

— N'importe, comte Elona, je ferais bien volontiers un échange de situation avec vous... Nerbudda est inhabitable.

— Il me semble, sir Edward, que j'aperçois à travers vos réticences une arrière-pensée fort peu avantageuse pour moi.

— Mon cher comte, vous dites cela d'un air...

— C'est que je ne comprends pas le rep roche indirect que vous m'adressez avec une obscurité transparente. Si je suis à Roudjah, c'est vous qui m'y avez

envoyé. J'y reste pour vous rendre service...

— Et aussi un peu pour votre plaisir. Allons, mon cher comte, vous êtes trop brave, trop amoureux du péril, trop jaloux de votre honneur, pour rester à Capoue quand on s'engage à Zama. Il faut qu'un attrait immense...

— Parlez-vous sérieusement, sir Edward?

— Eh! mon Dieu! si je plaisais, je ne rirais pas.

— Il y a donc des dangers terribles à l'habitation?

— Mais vous le savez bien, mon cher comte...

— Prenez garde, sir Edward, vous êtes sur le chemin de l'insulte...

— C'est le seul chemin de ce monde qui me soit inconnu, comte Elona.

— Vous doutez de mon courage! ce doute est un affront...

— J'en doute si peu, comte Elona, que je vous invite à une fête superbe pour cette nuit.

— Quelle fête?

— Parlons bas, et mettons-nous encore plus à l'écart. Les arbres mêmes s'inclinent, écoutent et parlent. Gagnons le terrain nu, et écrivons l'insulte qui marche sous nos pieds. L'air est plein d'oreilles de Taugs... Comte Elona, l'habitation de Nerbudda est menacée d'un assaut nocturne. Les Taugs attendent les ténébres pleines et l'heure du profond sommeil. Alors, ils sortiront des bois comme des tigres debout; ils escalade-

ront nos murailles; ils tomberont au milieu de nos serviteurs glacés d'effroi. Pensez-vous que les jeunes gens de courage doivent faire défaut à cette scène d'épouvante, lorsque la jeune fille du Bengale se dressera échevelée sur son lit, en appelant à son secours tous ceux qu'elle honora de son hospitalité?

— Edward! Edward! vous me faites frémir!

— Tant mieux!... Oui, cher comte Elona, on peut douter de votre courage sans vous faire injure... Écoutez! écoutez! voyons, que ferez-vous pour me prouver que vous êtes brave? vous me citerez vos glorieux états de service: ils sont évidents, je le sais; mais il y a toute une France brave comme vous!

Vous vous battez en duel avec moi; cela ne prouvera rien. Le plus obscur bourgeois de France reçoit à quinze pas une balle en riant: On s'aligne au soleil cent mille contre cent mille, avec de la musique et des tambours; on se tire douze heures de coups de canon mal pointés. Personne ne tremble, excepté la terre. Tout le monde meurt, s'il le faut, sans une ride de peur au front...

Autre chose est la fête à laquelle je vous convie. Ici, la force nerveuse manque souvent et trahit les plus nobles courages. L'imagination est poltronne la nuit. Ajax, qui nous valait bien tous, tremblait aux ténébres. Nous devons nous battre avec l'enfer; nous devons nous enlacer avec des reptiles gluants, à visage humain, front con-

tre front, dents contre dents, et entendre rugir à nos oreilles des voix monstrueuses, et voir luire sur nos joues des yeux de tigres noirs, et sentir sur nos lèvres des morsures fébriles, pleines d'écumes et de venin! Viendrez-vous à cette fête, comte Elona?

— Sir Edward, pourquoi me faites-vous une absurde question?

— Pour avoir une réponse, et non pas une demande.

— C'est bien; je ne réponds pas.

— Alors je ferai seller deux chevaux, comte Elona.

— A quelle heure partirons-nous, sir Edward?

Après le coucher du soleil. Douglas m'a ordonné d'amener avec moi douze sous-officiers anglais pour diriger autant de petits détachements d'éclaireurs cipaves. Nous ne pouvons donc sortir du village qu'à nuit close. Le moindre incident peut éveiller les soupçons. Le pays croit que la guerre des Taugs est terminée; il faut aussi longtemps que possible, laisser le pays dans cette erreur.

— Où nous retrouverons-nous?

— A la porte du Midi. Nos sous-officiers sortiront un à un, et ils nous attendront à un mille, sur la route, devant les puits d'Ananta.

— C'est entendu, sir Edward.

— Comte Elona, nous ne devons pas nous montrer dans le village. Je vais prendre mon gîte de quelques heures à